

FAUST REVISITÉ

Une note d'intention rétrospective sous forme d'essai

*"Faust – How comes it then that thou art out of hell?
Mephistopheles – Why, this is hell, not am I out of it!"*
Christopher Marlowe, *Docteur Faust*¹

Dans sa configuration générale, le mythe de Faust appartient à l'imaginaire occidental. Elle n'est la propriété d'aucun auteur, quand bien même un nombre insolite d'écrivains et de dramaturges aient voulu s'en emparer pour le faire revivre à partir d'un *Zeitgeist* essentiellement romantique – au double sens de la période historique et d'une sensibilité plutôt romanesque. Aucun mythe n'a d'auteur particulier et cela va de soi : la raison de sa puissance d'âme est qu'il chiffre, sans l'expliciter, un moment dans l'imaginaire d'une société et qu'il en isole le secret aussi énigmatique que reconnaissable, pour qu'on puisse en faire un fétiche vaguement magique. De là sa labilité, qui se prête à toutes les reconfigurations imaginables.

Jacques le Rider, qui a consacré un ouvrage très éclairant et documenté sur l'ensemble des avatars de Faust dans la littérature occidentale²,

¹ *Le docteur Faust (Doctor Faustus)*, Traduction de François Laroque et Jean-Pierre Vilquin, GF-Flammariion, 2010, p.73.

² Cf. Jacques le Rider et Paul-Jean Franceschini, *Faust, le vertige de la science*, Éditions Larousse, Paris, 2010. Il faudrait également signaler le livre ancien mais toujours

énumère les figures possibles d'une double équation dont les termes sont appelés à évoluer considérablement : l'histoire de Faust tisse son intrigue à partir de la tension dialectique entre la foi et la science, c'est-à-dire de la dissonance qui s'accroît inexorablement au cours des âges entre une sagesse chrétienne, qui tient à la fois d'une théologie dogmatique et systématique et d'une philosophie de la vie, et la quête d'un savoir mathématique et abstrait dont l'idéalité fascinante s'élève à la manière d'un horizon lumineux au sein de l'imaginaire des lettrés. Cette configuration est riche d'un potentiel de crises violentes et de renouvellements radicaux : si dans ses premiers temps, la religion chrétienne est essentiellement comportementale, c'est-à-dire qu'elle est en fait un mode de vie où la foi et les gestes priment sur le savoir lettré et participent encore d'une pensée magique, d'importantes mutations culturelles dans la société occidentale vont bientôt se produire à partir de la Renaissance, pour culminer avec les *Lumières*. L'alphabétisation généralisée est un phénomène tardif dans l'Occident – en gros, le dix-huitième siècle... Jusque-là, n'importe quel lettré était réputé jouir, invisiblement, des bénéfices eux-mêmes magiques d'une forme ou d'une autre de conversion initiatique : aux yeux du bon peuple et dans le contexte d'une socialité particulièrement violente et, à nos yeux, irrationnelle et obscurantiste, ce lettré était bien sûr à même, de par un privilège spécial qui en faisait l'équivalent d'un prêtre démiurgique, de connaître et de comprendre les secrets plus dangereux de l'ordre de la nature. J'ai décrit ici, fort sommairement, la préhistoire culturelle du mythe de Faust, dont la dimension moralisatrice allait se fixer progressivement sur la problématique du sexe en tant que celle-ci échappe, par *nature*, dira-t-on, à l'enrégimentement de plus en plus farouche de l'émotion romanesque et des pratiques sexuelles au service de la seule procréation. Dans ce premier contexte, l'idéologie poétique de l'amour courtois a pu paraître, au milieu du Moyen-Âge, une embellie inespérée par contraste au monde crépusculaire où sa lumière a

indispensable d'André Dabezies, *Le mythe de Faust*, Armand Collin, 1972.